

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CANADAIEN

Revue Critique et Littéraire

Des Hommes et des Choses.

Ce journal imprimé et publié par N. AUBIN & W. R. HOWEN, paraît tous les **15 JOURS**. L'an de son **1844** se compose de 48 numéros. — Le Prix d'abonnement est de **SEPT CHELINS** et **DEMI**, payable par **TIERS** de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être adressées à l'auteur. On insère gratuitement les articles d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ne seront admis que venant rémunération de sous par ligne.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je fais ou je veux, je fais ce que me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.] **Quebec, 21 Février, 1844,** No. 15.]

Mélanges Littéraires

LA MORT ET SON MINISTRE.

La Mort voulut choisir un Ministre excellent :
Peste, Fièvre, Asthme et Goutte arrivèrent d'un pas lent :
« Non, dit la Mort, il faut à ma riche espérance
Pour Ministre : — *l'Intempérance.* »

L'HABIT DE COUR ET L'OREILLER.

L'Habit de cour disait : « Que mon maître est heureux !
Je le vois, satis-hul-soin, gai, lesté et vigoureux.
L'Oreiller lui répond : « Mon cher, la nuit, quel somme !
Il soupire, il s'agite, et c'est un tout autre homme. »

LA PAUVRE MARTHE ET LA RICHE DAME.

Marthe toujours souffrait et travaillait toujours ;
Une Dame lui dit, fière de ses atours :
« Quoi, vous tenez, si pauvre, à cette vie amère ? »
« Madame, j'ai ma mère ! »

MOLLEVAULT, de l'Institut.

L'OREILLER.

Le premier janvier est pour moi un grand jour; un magnifique anniversaire ! me disait hier un noble Italien qui a honoré l'Italie par ses talents, et l'humanité toute entière par ses vertus.

— Si vous avez lu les *Prisons* de Silvio Pellico, cet admirable chef-d'œuvre qui est écrit, en même temps, par un romancier, par un poète et par un chrétien sublime, vous connaissez l'histoire de ces affreuses condamnations qui frappèrent, il y a vingt ans, l'élite libérale de la jeunesse italienne. Je fus condamné à mort, et déjà la police autrichienne avait eu la bonté de choisir la place, le jour et l'heure de mon supplice : mais par bonheur, j'avais une femme dévouée : ma pauvre Emilia obtint la grâce de son mari, et sa majesté l'empereur d'Autriche, qui consentait à me laisser vivre, daigna me condamner à mourir cent fois dans le *carcere duro*, d'une forteresse allemande.

A part notre condamnation et notre grâce, il y eut, à cette époque, quelque chose de commun entre le comte Confalonieri et moi : il demanda l'insigne faveur d'emporter, dans sa prison, un coussin qu'il avait reçu de la comtesse Thérèse ; je réclamai le droit précieux de garder, au fond de mon cachot, un oreiller, un simple oreiller qui était, hélas ! ma seule fortune, mon seul trésor, tout mon bonheur ! Un peu plus tard, les autorités de Brunn confisquèrent le coussin de Confalonieri ; je vous apprendrai, tout à l'heure, pourquoi l'inexorable gouvernement de la forteresse respecta l'innocente possession de mon oreiller.

[Vous savez, sans doute, mais moins exactement que je ne le sais moi-même, ce que signifie le *carcere duro* du Spielberg, le gouffre le plus horrible de toutes les prisons de la monarchie autrichienne : c'est un vaste sépulcre où les prisonniers meurent long-temps !... Mais, cette mort de tous les jours ne les dispense point d'un travail forcé qui oblige chaque victime politique à scier du bois, à tricoter des bas et à faire de la charpie. J'avais, pour cabanon, pour tombeau, un trou humide, mailleté de têtes de clous et de broussailles de fer ; pour lit de repos, j'avais une caisse, une bière où mes membres se bresaient en se retrécissant, comme dans un lit de Procuste ; pour vêtemens, j'avais des guenilles qui auraient fait rougir le dernier galerien de ce monde ; pour nourriture, j'avais du pain noir et malsain, des légumes pourris et de l'eau ; enfin, autour de nous, au dessus de nos têtes, à nos pieds, partout, il y avait en guise d'épees de Damoclès, de grandes meurtrières qui nous menaçaient sans cesse, et qui servaient, au besoin, tout simplement, à mitrailler les prisonniers ; je ne vous parle ni des chaînes qui meurtrissaient nos pieds, ni d'une espèce de cilice qui nous meurtrissait le corps, ni du froid, ni de la faim, ni de la soif, ni d'un millier de petites tortures qui n'étaient guère que les accessoires de notre emprisonnement, ou de notre agonie.

Un matin, environ trois mois après mon entrée dans ce château mortuaire, le vieux Schiller, dont mon illustre ami Silvio Pellico a fait un si touchant éloge, me pria de le suivre jusque dans la salle d'audience de la forteresse ; je pensai qu'il s'agissait encore d'une triste nouvelle, et j'éprouvai une peur affreuse, à la première vue, au premier mot de M. Wegrah, le sous-intendant du Spielberg.

— Monsieur, me dit il avec une politesse extrême, je viens de recevoir une lettre anonyme qui vous concerne, et vous allez en juger ; la voici :

« Un de vos prisonniers politiques, le comte de Cellini, a obtenu l'autorisation de conserver, dans son cachot, un oreiller dont je vous dénonce la précieuse importance : cet oreiller renferme des valeurs considérables, en papier-monnaie de toutes les banques d'Allemagne ; je m'en rapporte à votre prudence, pour l'usage qu'il convient de faire de ma dénonciation ; vous aviseiez.»

—Monsieur, continua le sous-intendant, votre mystérieux oreiller renferme-t-il véritablement une pareille richesse ?

—Mon oreiller contient, en effet, une richesse inestimable !... Je me réserve seulement le droit de cacher à tous les yeux la nature et l'importance de mon trésor.

—Comme il vous plaira, monsieur ; je ne vous ai fait appeler que dans votre intérêt bien entendu : s'il reste près de vous, dans votre cachot, il m'est impossible de répondre de votre riche oreiller ; s'il vous convient de le confier à ma vigilance et à mon honneur, j'en répondrai devant Dieu et devant les hommes !...

—Grand merci ! répondis-je au sous-intendant ; il ne me sied pas de me séparer de mon unique fortune ; l'empereur m'a permis de garder mon oreiller, et je le garde !

—Allez donc, monsieur, et bonne chance !

—En revanche, monsieur Wegrath, quoique je tiens beaucoup à la secrète richesse de mon oreiller, je jure de le donner un jour, en recouvrant la liberté, à la personne de cette prison qui aura eu, pour moi, le moins de haine et le plus de pitié...

—Cette personne là sera bien heureuse !...

—Si le bonheur est dans mon oreiller, puisse-je vous rendre heureux en vous le donnant !

Le bruit de cet entretien avec M. Wegrath se répandit, je ne sais comment, dans la prison : l'histoire de mon oreiller, vraie ou fautive provoqua l'ambitieuse curiosité de tout le monde, et à compter de ce jour, je possédai un véritable talisman qui devait me servir à opérer des prodiges !

Je débutai d'une façon merveilleuse ; par l'ordre exprès du sous-intendant, chacun daigna me traiter, dans la forteresse, comme l'on y traitait d'ordinaire les voleurs et les assassins : on diminua le poids de mes chaînes ; on modifia mon infâme costume de galérien ; on versa de l'eau fraîche dans ma cruche ; on jeta un peu de paille sur mon lit, et un peu de pain blanc sur ma table.

Le travail manuel était pour moi une peine odieuse, épouvantable, et mes plaintes trouvèrent enfin de l'écho, dans la salle d'audience : on me dispensa de scier du bois, de tricoter des chaussettes, et de faire de la charpie ; eh bien, comme il me fallait passer mon temps à quelque chose d'utile ou d'agréable, on me permit, au nom de l'empereur, de lire et de relire, cent fois, *Bourdalois, Pascal ou l'imitation de Jésus-Christ*.

L'immobilité physique était, pour mon impatience, une horrible torture qui me donnait des accès de fièvre et de rage : on s'apitoya sur mon infortune, et j'obtins la chère liberté de sortir de ma chambre, pour me promener chaque soir dans le jardin particulier de la prison ; on me refusait encore le bonheur de contempler et d'admirer le soleil ; mais, au moins, je pouvais regarder à mon aise les millions d'étoiles du firmement, et je me contentais, faute de mieux, de cette douce et poétique lumière.

Seul, à peu près libre, vêtu d'un habit convenable, les yeux fixés sur les splendeurs d'un immense horizon, je croyais rêver en marchant sur des fleurs, et vous allez savoir, monsieur, comment ce rêve continua de plus belle.

L'appartement de M. Wegrath se trouvait à l'un des bouts de ce magnifique jardin réservé ; un soir, j'entendis, au loin, à travers le feuillage, le murmure cadencé des mélodies allemandes ; on valsait dans le salon de notre sous-intendant, et je me mis à pleurer, en songeant aux danses amoureuses de mon Italie bien aimée !

Quelques minutes plus tard, je vis paraître, sur les marches du perron, des

femmes et des enfans, toute la gracieuse famille de M. Wégrath, qui venait rire, s'amuser, et s'abâtire, au milieu des fleurs du jardin.

Les enfans m'aperçurent bien vite et se jetèrent dans mes bras ; les jeunes femmes me saluèrent, en me souriant comme des anges ; M. Wégrath me tendit la main, de la meilleure grâce du monde.

Qui le croirait ?... le sous-intendant de Spielberg, qui n'était après tout, que le géolier en chef de la forteresse, s'empara de moi avec une familiarité vraiment amicale, et nous voilà bras dessus, bras dessous, dans la petite allée du parterre qui conduisait aux degrés du salon : il me força de le suivre, et j'allai m'installer, bon gré, mal gré, aux premiers rangs d'une salle de danse !

Au même instant, une jeune fille, la nièce de M. Wégrath, s'avança vers moi, et me dit, de sa voix la plus douce :

— Vous plait-il de valser une belle valse de Straus, avec votre humble servante ?....

L'aspect, et surtout la voix de cette jolie personne me firent tressaillir ; je me relévai, pour lui prendre la main, pour l'enlacer de mes bras avides, pour tourner avec elle, aux accens plaintifs d'un petit clavecin d'Allemagne... Mais je me rappelai presque aussitôt mes amis du Spielberg, mes compagnons d'infortune, et je regardai la jolie valseuse, en lui disant avec bien de la tristesse :

— Hélas ! je suis trop lourd pour valser... Il me semble sentir à mes pieds le poids des chaînes qui meurtrissent mes pauvres camarades ! Pardonnez-moi.

— Je vous pardonne et je vous plains ! répliqua la jeune fille.

— Plaignez mes amis, mademoiselle ; ils souffrent, ils se meurent, et ils ne vous ont pas vue !

Catherine devint toute rouge : elle me répondit, en détournant les yeux, et à voix bien basse :

— Je dois les plaindre, parce qu'ils souffrent !

Catherine poussa la sympathie pour le malheur jusqu'au dévouement d'un sacrifice qui me paraît sublime, dans une Allemande : elle ne valsea plus de toute la soirée ; elle s'assit auprès de moi ; elle me demanda mon nom : elle voulut connaître les ennuis, les plaisirs, les travaux de ma jeunesse tout entière, et je racontai à cette charmante Didon, le plus poétiquement qu'il me fut possible, le second chant de ma douloureuse *Enéide* !

Au plus triste ou au plus bel épisode de cette causerie intime il arriva quelque chose de bien simple, et qui me sembla bien singulier : une palombe vola tout-à-coup dans le salon, et vint se poser, en roucoulant, sur le bras de la jeune fille : Catherine serra, dans ses deux mains, son oiseau favori qu'elle approcha tout doucement de ses lèvres ; l'audacieux oiseau se prit à becqueter, selon sa louable habitude, la bouche de sa jeune maîtresse.....

Et je ne dirai point, de peur de m'abuser,

Lequel des deux à l'autre enseigna le baiser !

Le souvenir de Catherine et l'image de ce petit tableau bien innocent m'empêchèrent de dormir : si je m'étais endormi cette nuit-là, j'aurais rêvé, à coup sûr, d'une palombe et d'une jolie fille.

La bienveillance de M. Wégrath fut admirable, et je l'en remercie encore, de loin, dans la pensée ! — Une ou deux fois par semaine, après le coucher officiel des prisonniers de la forteresse, il consentait à me laisser franchir une porte secrète de la prison, sous la conduite de deux serviteurs dévoués, deux véritables amis qui se nommaient Kibril et Schiller, des géoliers d'élite dont vous avez dû faire la connaissance dans les mémoires de Silvio Pellico.

La joie que m'inspirait le mystère de ces délicieuses promenades, à travers les campagnes mélancoliques de Brunn, était gâtée bien souvent par l'absence de ma femme, de mon Emilie qui me pleurait sans doute, et par le souvenir de ces malheureux compatriotes dont je n'avais plus guère le droit de me dire le compagnon ! Pourtant permettez-moi de vous l'apprendre, à ma louange : grâce à cette singulière influence, que je devais à la richesse problématique de mon oreiller, j'obligerai le sous intendant du Spielberg à rendre à mon ami Silvio ses lunettes qu'on lui avait prises et une fourchette de bois qu'on lui avait retirée, pour obéir à un ordre infâme de S. M. l'empereur !

LE FANTASQUE.

24 FÉVRIER, 1844.

TRISTE NOUVELLE.

UN INFATIGABLE MAGISTRAT TOMBÉ DANS L'EAU !

Tout le monde se demande : Qu'est devenu ce cher magistrat infatigable ? on ne le voit plus ; on ne l'aperçoit plus, ... pas même dans le *Fantasque* ; la ville est aux abois, les citoyens s'ennuient depuis que personne ne prend la peine de les réveiller en sursaut en plein cœur de minuit, pour les traîner au cachot, il leur manque quelque chose ; on en est rendu à tel point qu'on se surprend à regretter les beaux jours de la sanglante rébellion qui éclatait régulièrement tous les soirs à Québec..... dans le cerveau de ce bon ami. Autrefois lui qu'on appelait enragé, c'est-à-dire hydrophobe, c'est-à-dire qui a horreur de l'eau, s'est tout-à-coup guéri et sa haine s'est changée en amour. Nous ne concevions point la cause de cette subite sagesse comparative et nous partagions l'ennui et l'étonnement de nos concitoyens lorsque le magistrat infatigable a cru devoir expliquer publiquement le phénomène.

Il y a quelques jours il fut donné une soirée (excusez la brioche *) de tempérance, à l'hôtel d'Albion, et là le magistrat en question déclara qu'autrefois il avait été ivrogne mais que désormais il renonçait à ce vice infâme et se jetait à l'eau tête baissée. Nous donnons ce trait comme un exemple inouï qui montrera que jamais pécheur ne peut aller assez loin pour qu'il n'y ait plus pour lui de rémission. Si la société y perd en récréation elle y gagne en morale ; ainsi donc consolons-nous ; tout est bien compensé dans ce bas monde. Nous ne désespérons pas maintenant de la belle nationalité française parmi nous ; les modes anglaises s'en vont ; les loyaux et fidèles sujets deviennent sobres ; les hôtels deviennent des chaires de tempérance.

Pauvre hôtel d'Albion ! tu es une preuve en pierre et mortier des vicissitudes humaines. Toi qui jadis voyais, tous les soirs que dieu avait l'extrême complaisance de créer, les braves enfans d'Albion puiser au fond de la bouteille de Cognac, de Bordeaux et de Champagne, la soif du sang et des vins français, toi dont

(*) *Brioche*, expression beaucoup mieux rendue en anglais par les mots *Irish Bull*, qui veulent dire contradiction, quiproquo, sottise ; nous essaierions vainement de trouver un équivalent en français, il faut accorder la palme à la langue anglaise, beaucoup plus expressive surtout lorsqu'il s'agit d'une ténue.

les murs retentissaient nuitamment des chants guerriers et des choquets loyaux ! te voilà réduit à des soirées de tempérance..... de tempérance prêchée par un magistrat ci-devant infatigable, chef Huron en peinture, et en réalité disciple renégat de Bacchus ! Tout change, tout se perd, tout se détériore, puis tout renait, tout se vivifie. Ainsi un *De Profundis* sur le magistrat infatigable, un *Te-Deum* sur le citoyen sobré et presque sage.

Quand vient le soir et que, couché sur notre sofa, nous voulons nous distraire des tracas et des chagrins de la vie, nous prenons les grands journaux sérieux, et nous examinons attentivement de quelle manière veulent s'y prendre leurs écrivains pour sauver le pays et mener à heureuse fin l'éternelle crise ministérielle. Quant aux grands journaux anglais on n'en parle pas ; ceux qui vantaient il y a quelque tems les talents distingués de Mr. Lafontaine et de ses collègues se rangent du côté du gouverneur, des gros bataillons, et des annonces officielles ; c'est pour eux le parti le plus sûr et le plus profitable ; aujourd'hui les ministres déchués ne sont pas bons à jeter aux anguilles. Les braves journalistes savent fort bien que quand le vent changera les girouettes vireront.

Mais ce qui réussit le mieux à ramener le sourire sur nos lèvres attristées, c'est sans contredit l'examen des grandes feuilles libérales françaises qui se renorgent dans leurs longues colonnes. Avez-vous, comme nous, perspicace lecteur, remarqué que dans l'idée de ces graves écrivains nul n'a d'esprit, de bon sens, de véritable patriotisme qu'eux, leurs partisans et leurs amis. Tous les autres trahissent le pays, tous les autres sont des ignorants. Avez-vous lu la scène du *Bourgeois Gentilhomme* où le philosophe qui avait prêché la concorde et la patience, se jette à corps perdu sur les maîtres d'armes, de musique et de danse qui avaient rabaisé la philosophie ? Ne voyons-nous pas pareille comédie, avec cette différence que celle qui se joue ici est beaucoup plus comique. ? D'abord la *Minerve*, qui, en sa qualité de déesse de la sagesse devrait être réservée, et polie, perd son sang froid et donne de rudes coups de lance sur le nez de l'*Aurore des Canadas* qui se lève pourtant d'assez grand matin, mais qui au lieu de montrer des doigts rosés, barbouille d'encre tous ceux qui ne veulent point s'agenouiller devant sa manière de voir les choses ; un journal de Québec qui n'avait nulle affaire dans cette affaire veut mettre son gr. in de sel dans la chaudière politique et gâte toute la soupe où il ne voit qu'immondices, qu'ordures, que boue et que trahison ; personne n'y veut goûter après lui. Le *Canadien*, pour nous distraire de ce triste spectacle nous entretient d'Espartero, de Santa Anna, de Reschid Pacha, des Chinois, des Indous, de tout, excepté du Canada. Il pense sans doute et avec raison qu'il y en a assez qui déraisonnent sur les affaires du pays sans qu'il s'en mêle.

Une chose prédomine dans ce chaos, c'est la recommandation que font gravement les querelleurs à leurs compatriotes de ne point se diviser. La *Minerve* crie qu'il faut à tout prix de l'union, que le pays doit marcher comme un seul homme..... à la suite de Mr. Lafontaine. L'*Aurore* honnit ceux qui veulent amener le schisme ; les canadiens doivent se tenir en phalange serrée, commandée par Mr. Viger aux cheveux blancs. Le Journal hurle après les principes et ne s'occupe pas des hommes ; mais le rédacteur de l'*Aurore* est vendu à Mr. Viger pour de l'argent. Mr. Viger trahit ses compatriotes on ne sait pourquoi, il est vendu au gouverneur pour de l'honneur. Mr. le gouverneur est vendu à l'Angleterre pour des titres. Il recommande aussi de l'union ; mais l'union encore n'est rien auprès des principes ; les principes ; les principes ; par exemple celui qui aban-

donne un parti, même si le parti a tort, est un traître, fût-il même d'accord avec les principes... pourtant un journaliste peut louvoyer entre tous les partis. Oh ! Guttemberg, respectable Guttemberg ! si tu avais cru que ton invention dût aider à propager pareilles sottises, nous savons que tu l'aurais précipitée au fond de la mer.

Nous dirons à messieurs les journalistes que le pays lève les épaules de pitié à la lecture des sottises querelles qu'ils se font à propos d'hommes qui probablement s'estiment entr'eux, mais qui diffèrent un peu sur les moyens de faire prévaloir la cause du peuple sur laquelle tous sont d'accord. Si vous ne cessez l'absurde guerre que vous faites, et dont vos ennemis seuls se réjouissent, vous gênez le métier, nous vous vous dénoncerons à vos lecteurs qui renverront leur souscription ! Prenez y garde, nous avons nos quatre yeux sur votre conduite à tous !

La reine d'Angleterre a inauguré une nouvelle session du Parlement britannique par un discours d'ouverture qui est le cousin-germain de ceux qui se débitent depuis des siècles. Par exemple on y trouve quelque chose de significatif à propos de l'Irlande. La reine annonce qu'elle a nommé une commission chargée de s'enquérir des griefs de ce malheureux pays. Les pauvres irlandais peuvent alors s'armer de patience. Il y a une dizaine d'années une commission vint s'enquérir des maux qui accablent le Canada, et elle a trouvé que ce pays était le plus heureux du monde ; mais que tout le mal provenait des gens qui le gouvernent, secret que les petits enfants à la mamelle révélaient à leur nourrice. Les commissaires vont déclarer gravement que toutes les souffrances de la verte Irlande viennent d'une mauvaise division de la propriété, des exactions de l'aristocratie et de l'ignorance du peuple ; mais que prise tout ensemble, c'est une contrée fortunée en comparaison de ce qu'elle serait si elle était plus malheureuse. C'est là que se borne tout ce que peut faire l'Angleterre pour les peuples qui se plaignent de sa tyrannie ; quand ils crient trop fort, les baïonnettes et la corde mettent le hola et on leur fait prendre la douleur en patience par de sempiternelles commissions d'enquête.

Mgr. l'Evêque de Montréal a adouci pour ses ouailles l'observance du Carême. On ne se rend pas bien compte de ce changement à l'égard d'une partie du pays seulement ; mais il paraît que Sa Grandeur trouve que les habitants du district de Montréal font une assez dure pénitence par la lecture des discussions sur la crise ministérielle pour qu'on la puisse diminuer sous d'autres rapports. On a voulu réclamer les mêmes adoucissements pour cette localité en considération des articles de certaine feuille ; mais les autorités compétentes se sont refusées à cette indulgence, disant avec assez de justice que personne ne les voit et que dans tous les cas on peut à coup sûr les considérer comme fort maigres.

UNE DÉFENSE INGENIEUSE.—Un des amis de son honneur le Juge-en-Chef a pris la peine d'écrire une longue jérémiade sur l'inimitié, sur le manque de générosité d'une partie de la presse française vis-à-vis de ce fonctionnaire. Il réclame avec un sérieux digne d'une meilleure cause contre les mots qu'on a mis

dans la bouche du juge, récalcitrant et dit qu'il ne s'est pas servi des mots *un arrogant* mais qu'il s'est récrié contre l'*arrogance* de son collègue, ce qui, comme vous voyez est bien différent. En vérité ces messieurs sont impayables.

A propos de choses impayables, on assure que les avocats qui sont sortis solennellement du tribunal lors de la tempête et qui devaient tonner une incomparable protestation, se sont tranquilisés peu-à-peu et continuent comme auparavant à jeter au nez du chevalier, les *vosre honneur* et les *s'il plaît à vosre honneur* gros comme le bras. L'out a repris sa marche et il est probable, comme dit un de nos amis, que sire Jacques gardera le chapeau, sur sa tête, à trois cornes.

Grand bruit, grand bruit en l'air par le tems qui court. La baguette magique du grand enchanteur va faire assure-t-on, de surprenantes merveilles. La division se met tout de bon au camp canadien. Nous avons reçu ce matin une dizaine de lettres qui nous annoncent des défections de toutes sortes, des revirements, des changements de couleur; mais nous ne les mettrons au jour que lorsque leur contenu nous aura été prouvé par les faits eux-mêmes, auxquels nous retournerons de croire encore. On parle de journaux qui ces jours derniers étaient blancs et qui vont devenir noirs!... Probablement que d'ici à quelques jours nous pourrions dire comment le miracle s'est opéré. On trouvera que nous parlons un langage obscur; patience, patience le tems a expliqué plus d'une parabole.

RECTIFICATION.— Quelques personnes ont mal interprété ce que nous avons dit dans notre dernier numéro d'un accident arrivé à un chien qui aurait mordu un greffier. On a compris que depuis ce tems le greffier était enragé. C'est précisément l'inverse. On a compris aussi que nous recommandions d'assommer le greffier. Nous n'aurions pas osé prendre sur nous de donner un pareil conseil... surtout que le règlement de la corporation ne s'applique pas aux bipèdes..... Nous serions satisfaits si on empêchait seulement le greffier d'errer et si on le renfermait..... dans les bornes de son devoir.

CHAPITRE A AJOUTER A LA CUISINIÈRE BOURGEOISE.

M. P...., attaché, il y a une trentaine d'années, à la légation d'Autriche à Londres, éprouva un jour un cruel désenchantement. Les secrétaires et employés de M. O.... faisaient tous les jours un somptueux dîner à l'hôtel de l'ambassade. Ils avaient pour cuisinier un nègre qui s'était acquis, à la Jamaïque, une réputation colossale; ce cuisinier fabuleux excellait surtout à apprêter des boulettes de hâchis, que les convives savouraient avec extase. Par un malheureux hasard, M. P.... traverse un jour la cuisine pendant qu'on fabriquait le dîner; il voit son grand diable de nègre, coiffé d'un immense bonnet de coton, le ventre entièrement nu, et pétrissant ses boulettes; il prenait du hâchis fort délicatement avec ses doigts, et le façonnait tant bien que mal; il l'aspergeait d'un peu de farine, et puis, à l'aide de ses deux mains, il roulait ces boulettes sur son gros ventre, qu'il avait préalablement frotté d'huile. Le secrétaire d'ambassade partit le lendemain pour Saint-Petersbourg.